

# LE PRÉCURSEUR

Vol. XXI - No 10

Juillet - Août 1961.



# Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimerie : † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 31 décembre 1959.

Nihil obstat : A. Cossette, p.m.é., 2 janvier 1961.

Vol. XXIe - 41e année

Montréal, Juillet - Août 1961

No 10

Revue bimestrielle, publiée  
par les Sœurs Missionnaires  
de l'Immaculée-Conception.

## ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....25.00

Pour tout changement  
d'adresse, ne pas oublier  
d'envoyer l'ancienne et la  
nouvelle.

## AVANTAGES :

Les abonnés participent  
aux prières, travaux et sa-  
crifices de toutes les Reli-  
gieuses de la Communauté,  
particulièrement des Missio-  
naires à l'œuvre dans les  
cinq parties du monde.

De plus, une messe est  
célébrée chaque semaine pour  
les abonnés vivants et une  
autre pour les défunts.


Autorisé comme envoi  
postal de la deuxième  
classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

## SOMMAIRE

<i>Vingt-cinq ans au service de l'Eglise</i> .....	447
Sœur Saint-Jean-de-la-Lande, m.i.c.	
<i>Napempera</i> .....	454
Sœur Marie-Berthe, m.i.c.	
<i>Vous manquez quelque chose</i> .....	458
Joseph-A. Breig	
<i>Un infirme découvre des miracles dans sa vie.</i> ..	463
Joe Cunningham	
<i>Voyage éducatif</i> .....	468
Sœur Saint-Vincent-Ferrier et Sœur du-Saint-Nom-de-Marie, m.i.c.	
<i>Pourquoi ?</i> .....	478
Sœur Saint-Paul-Miki, m.i.c.	
<i>L'Ecole anglo-chinoise de Manille</i> .....	480
Sœur Claire-de-l'Eucharistie, m.i.c.	
<i>La langue malgache</i> .....	483
Sœur Saint-Remi-de-France, m.i.c.	
<i>Intermède à ma tâche d'infirmière</i> .....	487
Sœur Sainte-Émérentienne, m.i.c.	
<i>M'en allant à la retraite</i> .....	490
Sœur Saint-Remi, m.i.c.	

---

Page-couverture: *Fleurs du Japon.*



## Vingt-cinq ans au service de l'Église

par Sœur SAINT-JEAN-DE-LA-LANDE <sup>1</sup>, m.i.c.

Il régnait à la Mission une animation inaccoutumée: on transportait du bois et de la farine en quantité, on cuisait la bière de millet; le vent charriait des rumeurs de tambour et de chants joyeux. C'est que l'on s'apprêtait à célébrer le vingt-cinquième anniversaire du baptême de M. Ignasio Loyola Cirwa, le dévoué catéchiste de Katete. Des fêtes religieuses et profanes devaient marquer l'événement.

L'histoire de la vocation particulière d'Ignasio est celle de la fidélité. En 1933, comme bon nombre de Nyassalandais, Henderson Cirwa —

car il ne portait pas encore le nom d'Ignasio — partit pour les mines de Johannesburg. Là-bas, pas très chanceux, il changea deux fois de patron en quelques mois, et, au bout d'un an, se vit contraint de rentrer à son village de Musolomoka par suite du décès d'un proche parent. Toutefois il ne resta pas longtemps parmi les siens: ayant entendu dire qu'une certaine Mission de la Rhodésie du Nord manquait d'employés, il alla s'engager avec ses deux compagnons de voyage.

Leur première journée finie, Benedicto, le contremaître, les invita à

<sup>1</sup> Clémence Caron, de Saint-Jean-Port-Joli.

se rendre à l'église, le lendemain matin, au son de la cloche. « Quand je mis les pieds dans l'église, raconte maintenant Ignasio, la peur me prit. Je restai bouche bée devant tous ces gens qui priaient à genoux. Les prières ne ressemblaient pas à celles que j'avais apprises aux assemblées de la Free Church of Scotland, à la Mission de Loudon. L'intérieur du temple et les ornements ne différaient pas moins. Cela me laissa inquiet... Le dimanche suivant, j'assistai à la grand-messe. D'après les informations de Benedicto, j'écrivis à ma famille que j'avais découvert une société nouvelle dénommée l'Église catholique. »

Un jour, Henderson posa cette question au contremaitre: « Que me faut-il faire pour être admis dans l'Église catholique? » Le contremaitre le renvoya au Supérieur de la Mission qui l'interrogea sur son lieu d'origine et sa religion. Sur sa réponse qu'il appartenait à la Free Church of Scotland, le missionnaire garda la réserve.

Plusieurs fois l'aspirant revint à charge avec cette admirable patience africaine. Benedicto même refusait de plaider sa cause et se bornait à lui recommander d'étudier le catéchisme, de prier le Pater et l'Avé. Si le missionnaire et le très catholique Benedicto se montraient si peu empressés, c'est qu'ils voulaient s'assurer des dispositions réelles du candidat.

Un matin, Henderson fut convoqué au bureau du Père Supérieur. Il redoutait bien un peu l'entrevue, mais les choses tournèrent au mieux. Le Père s'enquit avec soin de son village et lui conseilla d'écrire à la Mission catholique la plus rapprochée de cet endroit.

Lorsque la réponse arriva, Henderson s'agenouilla pour remercier: il serait admis dans l'Église. Suivirent les cours de doctrine, les examens. Le 9 avril 1935, il recevait au baptême le nom d'Ignasio Loyola. A la fin d'août, il quittait la Rhodésie pour regagner Musolomoka. Le bénissant au départ, le Père Supérieur lui avait dit: « Allez en paix et enseignez à prier à ceux de votre village. »

En route, Ignasio apprit qu'un missionnaire catholique travaillait sur le territoire du chef Karuruma de qui dépend Musolomoka. Il alla lui offrir ses services.

L'année d'après, il remplit la charge d'instituteur dans une école de brousse. Plus tard il devient le catéchiste attitré de la Mission de Katete qui réunit ses fidèles, pour la première fois, le 25 décembre 1939. Katete compte alors une poignée de chrétiens. La période 1939-1959 signifiera donc pour les missionnaires et le catéchiste de ce poste vingt années de labeur acharné, de dévouement inlassable, de sacrifices de toutes sortes, puisque les statistiques mentionneront à la fin de 1958, 2,459 baptisés et 827 catéchumènes.

Le catéchiste est l'auxiliaire indispensable du missionnaire: il l'accompagne dans ses visites des succursales; souvent il le précède et prépare les voies à la façon de Jean, le Précurseur de Jésus; le dimanche en l'absence du prêtre, il rassemble chrétiens et catéchumènes pour la prière, dirige les cantiques, donne l'instruction toujours adaptée et pratique. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'entendre Ignasio lors de l'enterrement d'une bonne vieille



Au cours de la fête, à Katete. Près de Mgr J.-L. Jobidon, Préfet Apostolique du Nyassa septentrional, M. et Mme Ignasio Cirwa, leur fille religieuse, Sœur Maria-Ernestina, des Rosarian Sisters. En arrière, on remarque deux éducateurs américains, laïques missionnaires.

chrétienne. Je fus vraiment touchée du genre d'oraison funèbre qu'il prononça avec tant de foi, de persuasion et de tact. C'est encore le catéchiste qui visite les malades, les mourants et les ondoie s'il y a lieu, fait les enquêtes en vue de la régularisation des mariages, prévient certains défections ou du moins tâche d'empêcher le scandale.

C'est un peu tout cela que la Mission de Katete a voulu reconnaître en commémorant l'entrée d'Ignasio Loyola Cirwa dans l'Eglise.

Les fêtes s'ouvrirent, le 9 juillet 1960, par l'impressionnante cérémonie du baptême de treize étudiants, garçons et filles, de l'école normale. On ne pouvait rappeler de façon plus symbolique au héros du jour la grâce insigne de son propre baptême.

C'était multiplier son bonheur par treize! Mgr J.-L. Jobidon, p.b., Préfet Apostolique du Nyassa septentrional, conféra le sacrement de confirmation aux néophytes, puis donna la bénédiction du Saint Sacrement.

Immédiatement après, le roulement du tambour convoquait l'assistance à la cour de récréation de l'école où une démonstration devait avoir lieu en l'honneur du catéchiste. De tous les villages à la ronde, on était accouru pour lui rendre hommage. Sa femme et six de ses enfants, dont Sœur Maria-Ernestina, des Rosarian Sisters, se trouvaient au premier rang. Deux absences toutefois: sa fille, Elizabeth, institutrice à l'école de Nkata Bay, et son fils séminariste. Il y eut des discours évoquant le bon vieux temps, l'offrande de

vœux et de cadeaux, des danses nationales: *muganda*, *cimuthali*, *cinyao*, etc. Pour la circonstance, les danseurs de Katete et des villages de brousse avaient revêtu les costumes

L'appel du tam-tam.



pittoresques d'autrefois: peaux de bêtes, plumes d'oiseaux.

Cependant à l'heure du thé, M. et Mme Cirwa laissèrent la foule à ses réjouissances pour se diriger vers le Pavillon de l'Enseignement Ménager. Ils y furent les hôtes d'honneur à une réception à laquelle participèrent notre bienveillant Préfet Apostolique, les Pères Blancs délégués des différentes Missions, plusieurs catéchistes de la préfecture, les professeurs des écoles de Katete et des succursales, quelques employés de la Mission et des élèves de l'école normale. Une belle collaboration afro-européenne — ou plutôt l'entraide fraternelle chrétienne — avait permis ce témoignage d'estime: le personnel enseignant avait fourni sa quote-part, les élèves et les Sœurs avaient préparé la réception. La salle était ornée de banderoles jaunes et blanches ainsi que d'inscriptions publiant la gratitude: *Deo gratias! Magnificat!* Un magnifique gâteau ornait la table principale.

Au terme du goûter, le Directeur de l'école des garçons se leva pour présenter au jubilaire, au nom de tous, un cadeau-souvenir accompagné de vœux. Il profita de la présence du R. P. G. Mondor, Assistant général de la Société des Pères Blancs d'Afrique, pour exprimer ses remerciements à la Société et demander d'autres missionnaires. Il souhaita la bienvenue aux RR. PP. Lanters, Wolfer et O'Leary, de retour de leur pays natal. Le tonnerre d'applaudissements qui ratifia cette bienvenue nous prouve que nos bonnes gens ne sont pas dupes de la propagande subversive et xénophobe. A son tour, Ignasio Loyola Cirwa adressa la parole. Ému, il se servit pour traduire

ses sentiments d'une expression typique: « Ma joie, dit-il, remplit tout mon être, depuis la pointe de mes cheveux jusqu'à l'extrémité de mes orteils. Je ne sais pas très bien l'exprimer; je la résume donc en ces mots que vous lisez sur les murs: *Deo gratias! Magnificat!* »

On se sépara vers 6 heures, mais

pour se retrouver à la danse qui se prolongeait au son crépitant du tam-tam.

Tout cela n'était que le prélude du jubilé. Le lendemain, dimanche, en marqua le sommet. En l'église parée de fleurs, le catéchiste et son épouse occupaient des prie-Dieu près de la balustrade. La nef débordait



Eliza, fille d'Ignasio, et son gentil Johnny.

de fidèles et de catéchumènes venus de partout. A 10 heures, messe pontificale célébrée par Mgr Jobidon assisté des RR. PP. L. Croussette et O'Leary comme diacre et sous-diacre. Le Père H. Lanfers agissait comme maître de cérémonie. L'assistance chanta avec une ardeur que stimulait l'allégresse. Le Père Wolfer prononça l'allocution de circonstance sur ce thème « Allez, enseignez toutes les nations ». Il fit allusion à son récent départ du pays natal, aux larmes de sa famille. « Nous venons vers vous, dit-il, parce que nous vous aimons et pour répondre à cet appel de Notre-Seigneur. » Il démontra ensuite que le travail du missionnaire serait inefficace sans l'aide du catéchiste qui se dévoue sans compter, qui se sacrifie sans recevoir beaucoup, mais à qui Dieu réserve une splendide récompense éternelle.


A l'issue de la messe, Mgr Jobidon remit au jubilaire, de la part de Sa

Sainteté Jean XXIII, la médaille d'or *Bene Merenti* pour services rendus à l'Église. Quelle haute distinction pour notre zélé catéchiste! Nous étions émus jusqu'aux larmes quand il reçut cette décoration ainsi qu'une bénédiction papale particulière pour lui et sa famille. La cérémonie religieuse s'acheva par la bénédiction du Saint Sacrement.

Ce n'était pas toutefois la fin de la fête. A l'extérieur les danses recommençaient. La danse, c'est le langage des Africains pour marquer leur satisfaction et leur joie. Ici, il fallait entendre: leur bonheur de voir un compatriote honoré par le Chef de la chrétienté, leur désir de le voir poursuivre longtemps son bel apostolat. Dans l'après-midi, nouveau *tea party*.

Les préparatifs de ces fêtes jubilaires nous avaient bien occasionné un surcroît d'ouvrage, mais nous





La normalienne Virginia Cirwa.

étions si heureuses que soient proclamés les mérites du très fidèle serviteur de l'Église de Katete! Elle nous fut un doux réconfort cette réflexion d'un professeur africain:

« La fête de ce jour nous a montré que les missionnaires ont un cœur et des sentiments en tout semblables aux nôtres: il n'y a que la couleur de la peau qui est différente! »



KASEYE, NYASSALAND

Midi. Le travail du dispensaire tire sur sa fin. Les derniers patients ont été traités et me disent *paweme* (au revoir). Au moment de fermer les portes, j'aperçois une *agogo* (grand-mère) courbée sur son bâton et qui s'avance à pas menus. Nyazulu, ma précieuse auxiliaire, s'empresse au-devant d'elle, l'aide à franchir le reste de l'étape, puis la salue avec bienveillance.

## NAPEMPERA

par Sœur MARIE-BERTHE, m.i.c.

(Berthe-Alice Champagne, de Montréal.)

En regardant de plus près ma nouvelle malade, je découvre un corps usé, des traits amaigris et une jambe terriblement œdémateuse, au point que je diagnostique un cas d'éléphantiasis.

Napempera — c'est son nom — passe la cinquantaine. Elle est venue seule, son *katundu* (ses effets) sur la tête, couvrant à petites journées les vingt milles de distance qui séparent son village de la Mission de Kaseye. Nyazulu et moi éprouvons les mêmes sentiments de compassion et de sympathie pour cette pauvre femme de la brousse qui attend de nous la guérison d'un mal incurable. Elle demande à boire, à se reposer; elle n'en peut plus. Après son bain d'admission, nous l'installons dans l'une des maisonnettes aménagées pour l'hospitalisation des grands malades.

Jour après jour, nous essayons d'améliorer son état général et de diminuer l'œdème douloureux de la jambe. Sans trop de résultats. Toutefois Napempera souffre moins, et de temps en temps, un bon sourire se risque à travers les rides de son visage.

J'apprends aussi petit à petit son histoire. Assises l'une près de l'autre, nous causons familièrement comme de vieilles amies. Elle me parle de son village où elle a toujours vécu, de son mari polygame qui dort depuis longtemps son dernier sommeil à côté de la hutte ronde, de ses trois fils qui renvoyaient d'une moisson à l'autre de la faire traiter au dispensaire, de ses brus qui ont vite délaissé cette belle-mère encombrante qu'il fallait soigner et nourrir. Alors elle a végété cherchant sa pâture comme les oiseaux du ciel.

Puisque nous sommes de bonnes

amies, je m'enhardis à poser cette question:

—Et toutes ces souffrances, Napempera, les offrez-vous au bon Dieu?

Cela lui déplait. Feignant de n'en rien voir, je poursuis:

—N'aimeriez-vous pas connaître celui qui vous a créée et qui vous aime plus que personne au monde?

—Non. Je prie dans la « Free Church » et je ne veux pas changer de *mpingo* (Église).

Sous l'enveloppe de ce corps fatigué se cache une âme que je voudrais bien orienter vers la Lumière. Tout doucement, pendant la séance quotidienne de traitement, Nyazulu entretient ma patiente de Jésus... de sa doctrine... de la Sainte Vierge. Napempera écoute sans chercher à comprendre:

—Frottez un peu plus fort par ici... Donnez-moi ce remède qui m'apporte le sommeil...

C'est là toute sa réponse.

Au bout d'un mois, elle se porte mieux; cependant point d'amélioration à sa jambe. Le médecin du district, de passage à Kaseye, croit qu'une intervention chirurgicale pratiquée à l'hôpital du gouvernement a des chances de succès. Ma patiente accepte la proposition avec enthousiasme. Mais dans le cas d'insuccès? elle sera sans secours religieux... J'essaie de lui inspirer le désir du baptême. Je me heurte à une porte close. La guérison! la guérison de ce mal qui l'immobilise et la tient captive, Napempera n'a pas d'autre désir. Et la jeep du docteur l'emporte dans un nuage de poussière.

Deux mois s'écoulent. Par un après-midi de décembre, la *land rover* ambulance de l'hôpital stoppe

devant le dispensaire. Napempera en descend. L'opération a atténué la douleur sourde et tenace, diminué l'œdème, mais la guérison semble douteuse, tellement douteuse que l'*agogo* a préféré réintégrer la Mission plutôt que son village. Elle sait trouver là une hutte où elle recevra les meilleurs soins... où elle dormira à l'aise près d'un bon petit feu de bois...

De fait elle reprend parmi nous son existence pas compliquée. Aux heures chaudes de la journée, elle aime s'asseoir dehors au soleil, observer le va-et-vient des malades. Je lui donne le bonjour à l'occasion tandis que Nyazulu lui sert avec les portions de nourriture et les médicaments quelques mots du royaume des cioux.

A la Mission de Kaseye. CIPHATALA signifie dispensaire.





Jeep-ambulance africaine.

Lorsque la nuit n'est pas bonne, Napempera tourne maussade; mais un peu de lait sucré, de la bouillie de maïs ou encore une injection dissipe le nuage.

Un matin de ce même mois de décembre, ça ne va plus du tout: les averses ont troublé le sommeil de mon *agogo* et sa jambe éclate de douleur. Ni le lait sucré ni l'injection ne ramènent la bonne humeur, l'optimisme. J'appelle Nyazulu. Celle-ci a une idée lumineuse de foi: « Napempera, dit-elle, je connais un remède infallible. Veux-tu l'essayer? Répète après moi: *timuwoneni Mariya wa cawanangwa cakuzula...* » (je vous salue Marie pleine de grâce...)

Docile, Napempera répète tandis que Nyazulu applique un pansement chaud.

Le remède produit un mystérieux effet. Le soir, à ma dernière tournée des malades, mon *agogo* sollicite la faveur de redire l'Avé du matin. La conversion s'accomplit... Napempera accepte la visite quotidienne du catéchiste. Trois semaines après, elle demandera le baptême.

Puis un jour, comme chez tous les Africains mourants, la nostalgie du village s'empare d'elle. On l'y transporte sur un brancard. Elle y meurt presque aussitôt assistée d'une jeune chrétienne.

# Vous manquez quelque chose!

A l'occasion de la Croisade du Chapelet en famille, dirigée par le R. P. Peyton et qui rallia autour de la Vierge d'Antipolo, Place de la Luneta, à Manille, I.P., un million et demi de catholiques, le journal philippin *The Sentinel* a publié un article du célèbre journaliste Joseph A. Breig répondant avec humour et objectivité aux arguments de ceux qui prétendent n'être pas capables de réciter leur chapelet tous les jours.

*Le Précurseur* a extrait de cet article « Vous manquez quelque chose » certains passages tout aussi appréciables au Canada qu'aux Philippines.

Je ne sais ni comment, ni pourquoi, ni quand je commençai à dire mon chapelet tous les jours. Mais je me rappelle fort bien qu'il m'a semblé alors n'avoir jamais fait chose plus difficile en ma vie. Lorsque des gens m'assurent qu'ils ne peuvent y parvenir, je ris dans ma barbe. Ce qu'ils m'apprennent là du nouveau! Ils allègent leur vie bousculée, les visiteurs inattendus, et je ris de plus bel.

Quand je contractai l'habitude du chapelet quotidien, j'étais reporter pour un des journaux Hearst dans

une grande ville. Le soir, il ne m'échappait point du tout rare d'avoir à couvrir un événement, une nouvelle, et toute la nuit y passait. Dans la journée, à n'importe quel moment, l'éditeur, après avoir répondu à quelque appel téléphonique, pouvait me jeter un regard par-dessus son pupitre et m'ordonner de me rendre en train, en voiture, ou par tout autre moyen de transport, en telle ville ou tel endroit distant de cent, cinq cents, ou mille milles. En fait d'activités sociales et d'affaires, j'étais servi à souhait.

## L'ascension de la montagne

Mais j'avais découvert que le moyen de voir une chose faite, c'est de la faire. J'avais appris que pour avoir un chapelet dit, il faut le dire. Et je le récitai... et je ne crois pas que personne ait jamais prié plus péniblement. La méditation? elle me paraissait aussi facile qu'avalier du verre et des lames! La prière? elle m'était un dur travail à la sueur de mon front, comme creuser un fossé!

En ce temps-là, je priaï seul: je

gravissais seul la montagne. Et quelle rude montée! Plus d'une fois je me réveillai aux petites heures de la nuit, toujours à genoux, ployé sur mon lit, les doigts crispés sur la deuxième ou la troisième dizaine de mon chapelet. Mais... le moyen de voir une chose faite, c'est de la faire, et je ne me permettais pas de glisser sous mes couvertures avant la fin de mon chapelet. J'avoue tout cela afin que mes lecteurs sachent



### Famille qui prie, famille unie!

que je ne suis pas un type à qui la prière vient facilement. Vous dites que la prière vous est pénible; je répons qu'elle me fut très pénible.

### Comment rouler un tronc d'arbre

Un jour, je rencontrai quelque part le Père Patrick Peyton et je découvris une condition additionnelle de succès. Je m'aperçus que s'il m'était excessivement difficile de réciter seul le chapelet, le réciter en

famille s'avérait aussi facile que rouler un tronc d'arbre. Nous fûmes une des toutes premières familles enrôlées dans la Croisade du Rosaire en famille; et ce que nous donna le Père Peyton lorsqu'il nous convainquit, je ne l'échangerais pas pour toutes les Fords et les Lincolns qui sortiront des usines Henry Ford d'ici mille ans!

Je constatai un fait tout simple que vous n'êtes pas obligés de croire sur ma seule parole. Demandez à ma femme. Demandez à mes enfants. Demandez à nos visiteurs. Ils vous diront tous ceci: depuis que nous récitons le chapelet en famille et y tenons, notre foyer est l'un des plus

heureux et des plus en bonne santé du monde.

Il fut un temps où le médecin nous conseillait de vendre la maison et de déménager en Floride — avec ou sans perspective d'ouvrage là-bas — si nous ne voulions pas que les enfants meurent l'un après l'autre. Il prétendait que le climat du Nord, où nous vivions, leur était funeste, et que pour eux mieux valait se nourrir de bananes sous un arbre, dans le Sud, que de languir et mourir dans le Nord. Le chapelet a tout changé, et maintenant nos jeunes peuvent battre leur poids de chats sauvages et le feraient sans hésiter advenant de vrais chats sauvages.

### Le chapelet est le commencement

Mais c'est là la moindre des bénédictions descendues sur nous par le chapelet en famille. Je me rappelle nettement ma première conversation avec le Père Peyton, bien avant qu'il devienne l'organisateur célèbre du programme radiophonique *Family Theater*, programme auquel des vedettes d'Hollywood ont prêté leur talent afin que se répande le slogan: « Famille qui prie, famille unie ».

Fronçant les sourcils à sa façon si caractéristique et parlant avec ce merveilleux accent irlandais qui est sien, le Père me raconta comment, jeune prêtre fraîchement ordonné, il avait conçu le projet de lancer une croisade de la messe, de la communion et du chapelet quotidiens. Mais plus il priait et réfléchissait, plus grandissait sa conviction qu'exiger tout cela à la fois n'aboutirait à rien; tandis que gagner les gens à prier le chapelet, c'était les orienter vers la messe et la communion.

Aujourd'hui, je puis vous affirmer

que, dans notre cas du moins, le Père eut raison. Nous avons expérimenté que le chapelet, lorsqu'on y est fidèle, prend soin du développement spirituel de la famille. Je me souviens qu'au début, les enfants se fatiguaient vite à genoux et bougeaient sans cesse, surtout à l'heure du coucher. Alors ma femme, avec cette sagesse que Dieu donne aux mères, décida que les jeunes s'assoiraient. Maintenant les deux d'âge scolaire ont d'eux-mêmes pris l'habitude de la messe et de la communion quotidiennes, apportant leur déjeuner ou s'achetant du lait et des beignets à l'école. Le chapelet les a conduits logiquement et insensiblement à la messe.

Je crois bien avoir entendu toutes les objections au chapelet en famille. La moitié des pères et mères avec qui j'ai causé de cette pratique ont haussé les épaules dans un geste d'impuissance et répondu qu'il n'existait aucun temps du jour ou de la soirée

où les membres de la famille pouvaient se réunir pour prier ensemble. Mon conseil est tout simple: si vous n'êtes pas capables de rassembler tous les membres de la famille, dites le chapelet avec ceux qui sont présents. Tôt ou tard, il surviendra un changement quelconque permettant à ceux

qui ne prient pas de se joindre aux priants. Le chapelet à cette faculté: donnez-lui une chance et il résout tous les problèmes. La Mère de Dieu obtient ce qu'elle veut de son Fils, et l'un des points auxquels elle tient, c'est le chapelet en famille.

### Charivari

D'autres se plaignent que les cabrioles des tout petits dérangent leur méditation. Les cabrioles de Jimmy et Regina ont dérangé la mienne jusqu'au jour où je réussis à y mêler les enfants tels qu'ils sont. A présent, lorsque nous en sommes aux mystères joyeux, je regarde Regina jasant et sautant dans son berceau et je pense: mais le Christ a déjà été un tout petit comme elle! il a gazouillé et roucoulé, agité en l'air ses petits bras et ses petites jambes, roulé à plat ventre, puis travaillé comme un Troyen pour se remettre sur le dos!

Des mamans m'ont objecté que les tout petits ne peuvent rester sages et silencieux durant le chapelet. Et alors? Les tout petits de notre famille ne se comportent pas mieux. Tandis que nous prions, Jimmy, deux ans, et Regina, dix-huit mois, mènent un charivari de tous les diables. Nous ne les en empêchons point: c'est notre affaire de dire le chapelet et la leur de jouer. Dieu les a faits tapageurs, et leur tapage ne l'offusque pas. Pourquoi serions-nous ofusqués nous-mêmes? Nous prions donc à travers leurs cris et leurs roucoulements, et cela va très bien.

### Il a voulu dépendre de Marie

Ou si ma femme prend le bébé sur ses genoux, je les contemple et pense au Christ Jésus dans les bras de sa Mère, agrippé à sa robe. Lui aussi il essayait de se mettre debout, de donner des petites tapes-caresses dans le visage de sa maman; lui aussi il éclatait d'un rire argentin quand il la voyait sourire. Et je pense encore que lui aussi sa mère l'a nourri, et que même s'il tenait l'univers dans sa menotte et dirigeait le cours des astres, il a voulu dépendre d'elle en tout.

Si nous méditons les mystères glorieux, souvent je considère ce moment où toute la famille ressuscitera

pour ne plus se séparer jamais et jouir d'un bonheur parfait, éternel. Si une famille heureuse ne connaît que la joie continue — et c'est vrai — que sera-ce alors d'une famille parfaitement heureuse dans le ciel? Cela vaut la peine d'y penser; cela vaut bien la peine de réciter quotidiennement le chapelet.

Dix à quinze minutes chaque jour, c'est tout ce que cela demande... et cela achète l'éternité. Je ne suis pas né d'hier et ne laisse pas échapper un marché aussi avantageux que celui-là.

« Un Monde en prière sera un Monde en paix » !

★ JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION ★



# UN INFIRME DÉCOUVRE DES MIRACLES DANS SA VIE

par JOE CUNNINGHAM

Brian Collins, un professionnel du football, va probablement passer le reste de sa vie dans une chaise roulante. Mais après une visite à Lourdes, il s'est consacré à la Très Sainte Vierge, lui offrant de souffrir pour les autres.

Dans la vie, il y a beaucoup de miracles, non pas des spectaculaires comme la suspension des lois de la nature, la danse du soleil ou de soudaines apparitions, mais de ces toutes simples coïncidences dont on juge, après réflexion, que Dieu est bon, les saints nos amis, et Marie la Mère de l'humanité.

J'ai appris ces choses d'un ancien joueur de football qui, s'il lit ce début, s'étonnera bien un peu et protestera en bon Australien: « Vas-y loyalement, camarade. Je t'ai averti de n'être pas trop dramatique! » Il se nomme Brian Collins et est âgé de vingt-six ans. Les médecins

l'ont condamné: il ne marchera jamais plus et ne pourra même s'alimenter seul. Mais cet as a découvert comment changer ses souffrances en valeurs spirituelles. Il consentit à être interviewé « parce que cela pourrait en aider d'autres ».

Nous nous sommes rencontrés à l'Hôpital du Mont-Saint-Joseph, de Vancouver, tenu par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. M. Collins et son ami-infirmier s'y étaient retirés, au retour de leur pèlerinage à Lourdes, pour attendre le bateau qui devait les ramener en Australie.

## Série de miracles

Brian Collins n'a pas obtenu le miracle de la guérison, mais il considère comme une *série de petits miracles* toute l'histoire de son voyage qu'il entreprit d'abord dans l'unique but d'être plongé dans l'eau merveilleuse jaillie sous les doigts de Bernadette lorsqu'elle obéit à l'ordre de Marie. Comme premier miracle, Brian reconnaît l'octroi providentiel d'un compagnon infirmier. Il venait justement de manquer le pèlerinage

officiel australien faute d'avoir quel qu'un pour s'occuper de lui. C'est alors qu'un prêtre lui présenta un jeune businessman de Perth, Max Hebbler. Après l'entrevue, Max vendit sa firme et se constitua pour deux mois l'infirmier de son nouvel ami.

Sans la moindre trace de fausse humilité ou d'embarras, le Bon Samaritain expliquait ainsi son geste: « Je n'avais jamais songé à faire rien de pareil: gagner de l'argent, voilà



ce qui m'intéressait, et pas autre chose. Mais Notre-Dame *m'a travaillé!* »

Il y a deux ans, Brian Collins jouait comme professionnel du football australien aux applaudissements

de quelque 30,000 amateurs. Il mesurait 6 pi. 2 po., pesait 210 lbs, et tenait dans l'équipe ce qu'il appelle, en termes sportifs, la position bulldozer. La saison du football 1958 terminée, il voulut faire, dans une

Land Rover, le tour de la côte australienne avec un ami. Ils avaient couvert douze cents milles lorsqu'ils furent victimes d'un accident bizarre sur une route déserte, près de Broome. The Flying Doctor Service leur dépêcha un avion de secours, mais l'inévitable délai, quoique bref, aggrava chez l'as du football une dislocation de l'épine dorsale. Depuis lors, malgré la science médicale, il n'a jamais pu remuer ni ses doigts ni ses jambes.

Contraint à l'inaction, il lut un jour le « Traité de la Vraie Dévotion à Marie » où saint Louis de Montfort décrit la totale consécration à Dieu par Marie. Cet ouvrage lui valut le commencement d'une amitié.

Une espérance de guérison — qu'il regarda comme sa chance ultime — surgit quand un ami lui montra une

découpeure de journal annonçant un pèlerinage à Lourdes, par voie maritime, sous la direction du Club des Pèlerins australiens catholiques. Brian fit sa demande. Il fut accepté et le Club lui accorda une aide financière. Quel ne fut pas son désappointement d'être refusé à la dernière minute parce qu'il lui fallait une personne capable de lui rendre tous les services requis par son infirmité.

Selon l'esprit de saint Louis-Marie, Brian accueillit cette contrariété avec une philosophie mariale : « Si Notre-Dame veut cela, qu'il en soit ainsi ». C'est alors que survint Max Hebbler. « A partir de ce moment-là, remarque-t-il, un miracle n'attendit pas l'autre. » Bien qu'ils eussent manqué le pèlerinage officiel, les deux amis allèrent à Sydney rencontrer le président du Club, médecin célèbre d'Australie.

### Gâtés par la Providence

Non seulement le docteur renouvela la souscription du Club au pèlerinage de l'infirmes, mais il décida d'aller lui aussi à Lourdes. Les pèlerins s'embarquèrent sur le S. S. Strathnaver. Comme il n'y avait aucun prêtre à bord, chaque soir, pendant toute la traversée de l'Océan Indien et jusqu'à Marseilles, le trio se retrouvait sur un pont à l'arrière du bateau pour réciter le chapelet.

Vers la fin du voyage, un groupe de 45 passagers: Australiens, Européens, Cinghalais, Indiens d'Orient, se joignaient à eux pour prier Marie. Brian et Max avouent avoir été gâtés tout le long de leurs pérégrinations. Ils ne s'arrêtèrent pas aux désagrèments immanquables: berce-ment du navire, encombrement dans le corridor du train, incommodité

d'un siège d'avion pour qui a besoin d'une chaise roulante.

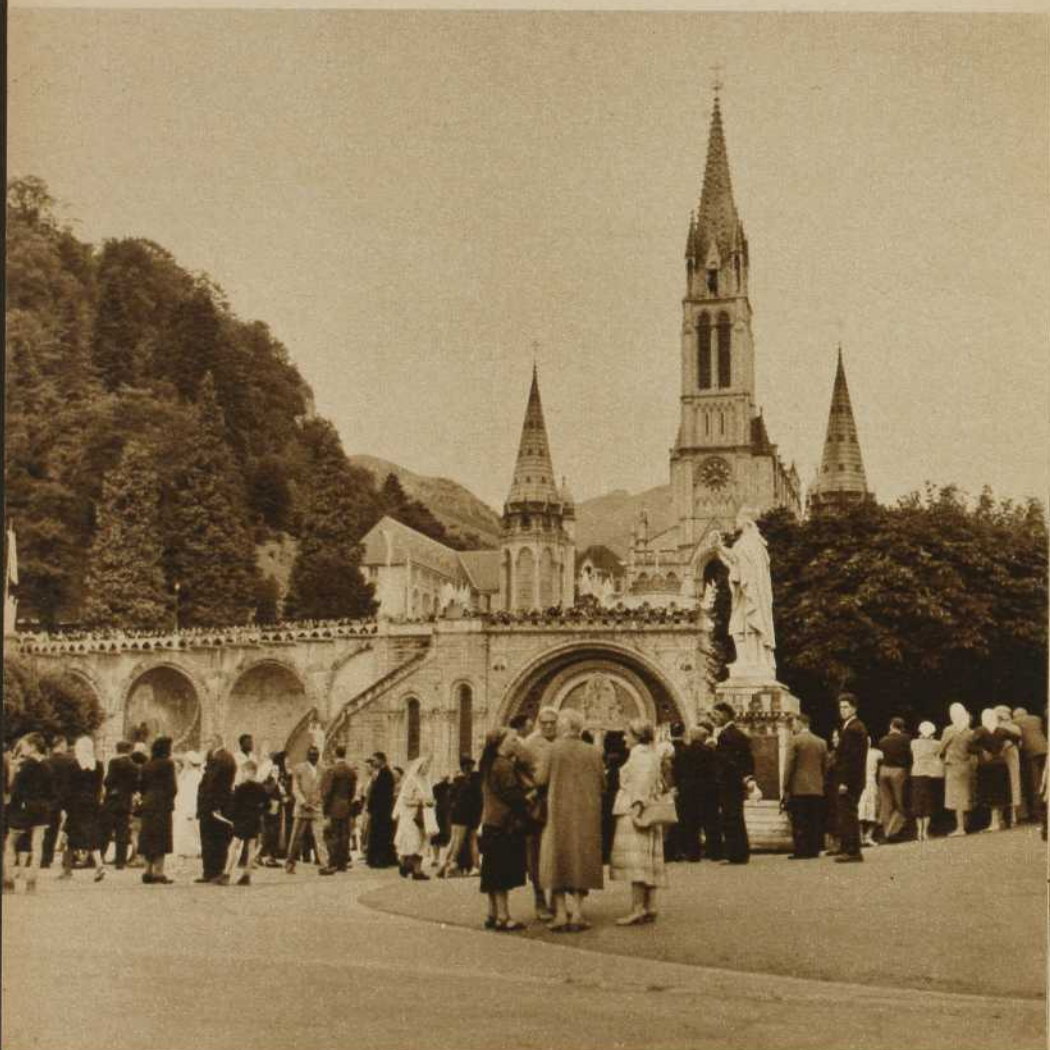
Ils arrivèrent à Lourdes vers les 9 heures du soir. Seuls et ne connaissant pas un mot de français, ils ne savaient où se diriger ni à qui s'adresser. Finalement, ils aboutirent à l'Hôpital des Pèlerins et là y découvrirent une religieuse irlandaise. Après avoir écouté le récit de leur odyssée, elle leur offrit le gîte et, auparavant, une énergique tasse de thé.

Avec le jour, les pèlerins australiens parcoururent la ville de Bernadette. Elle les déçut tout d'abord. « Peut-être, ai-je suggéré, les vendeurs et les changeurs d'argent modernes, offrant des objets de piété partout dans les magasins, vous ont-ils ahuris? » Brian ne le pensait pas:

« En premier lieu, dit-il, vous n'éprouvez aucune ferveur spéciale. Mais c'est une bonne chose: cela vous humilie et vous fait réaliser votre néant et votre état de pécheur. » Il s'aperçut encore qu'à Lourdes l'égoïsme se dissipe vite: « Vous voyez parmi les malades de jeunes enfants et vous vous sentez comme un im-

portun. Il y avait là des centaines de personnes... des mourants, d'autres qui tombaient inconscients à la procession, mais ces gens étaient heureux. En fin de compte, vous en venez inévitablement à prier pour votre voisin. »

Peu à peu l'Australien se prit d'affection pour la petite ville « parce





que c'est un endroit où l'on peut circuler dans les rues le chapelet à la main sans être regardé de travers! Vous y voyez une longue file de ma-

lades priant le Rosaire, et c'est à croire que le monde entier est catholique. Lourdes, c'est un lieu touché par la Vierge. »

### Itinéraire spirituel

Brian Collins entra quatre fois dans les eaux glacées de la piscine, et ces immersions achevèrent son itinéraire spirituel: « La première fois, l'égoïsme l'emporta: je voulais être guéri. Peu m'importait le sort des autres... Le lendemain, je demandai à Notre-Dame de me rendre le mouvement juste un peu... La fois suivante, je lui dis simplement: guérissez un autre malade... La dernière fois, je me donnai tout entier à Notre-Dame et me gourmandai: laisse ton égoïsme et réveille ta générosité! »

Déjà le jeune infirme a obtenu

*son miracle.* Au début de sa paralysie, il avait offert ses souffrances pour une certaine conversion. Il réitéra son offrande à Lourdes. Peu après, une lettre d'Australie vint lui annoncer qu'il était exaucé.

Lorsqu'il séjourna à l'Hôpital du Mont-Saint-Joseph, dernière étape de son pèlerinage, il ne souhaitait que deux choses: attribuer à la Vierge le succès de son voyage et retourner sur le sol australien. Il ne s'embarassait point de l'avenir: « Je ne puis faire de plans, me dit-il, Dieu a peut-être d'autres idées que les miennes! »



# VOYAGE ÉDUCATIF

WAKAMATSU, JAPON

par Sœur SAINT-VINCENT-FERRIER <sup>1</sup>, et Sœur DU-SAINT-NOM-DE-MARIE, <sup>2</sup>, m.i.c.

Nos étudiantes du cours supérieur, éparpillées aux quatre coins de Wakamatsu, ont dû se lever avant le chant du coq pour se retrouver sur le quai de la gare à 5 h. 30. Point d'excitation pourtant, chez elles, au moment d'entreprendre ce voyage éducatif dont elles parlent depuis si longtemps.

Notre caravane comprend quatre-vingt-deux élèves, un guide et un photographe, deux professeurs laïques, Sœur du Saint-Nom-de-Marie et moi. Une fois bien installées dans le train, la plupart se laissent gagner par le sommeil: la première

étape de l'itinéraire sera Tokyo... au bout de sept heures, car nous n'avons pas pris l'express.

Enfin, voici la capitale avec son tintamarre et sa circulation enfiévrée. Premier objet de notre visite: l'aéroport international d'Haneda. Nous gravissons les marches de la terrasse, quand une voix nous fige sur place ou plutôt, selon l'expression typique d'une étudiante, « nous vient chatouiller le pied »: « Bienvenue à Haneda aux élèves de l'École Supérieure Saint-François-Xavier! » Toutes sont fières d'entendre ainsi pro-

<sup>1</sup> Isabelle Ethier, de Montréal.

<sup>2</sup> Rita Blais, de Thetford Mines.

clamer au micro le nom de leur institution. Nous arrivons à point: sur la piste, un géant des airs s'apprête à s'envoler. Les jeunes suivent l'opération du décollage avec une intense curiosité.

Deuxième point au programme: arrêt à la Tour de Tokyo, sœur de la Tour Eiffel et son sosie par ses lignes et sa structure d'acier. Inaugurée la veille de Noël 1958, elle détient à l'heure actuelle, parmi les tours du monde entier, le record de la hauteur avec ses 333 mètres, du sol à la pointe de l'antenne de télévision qui la

surmonte. Même la semaine, les abords du monument sont encombrés d'autocars, de taxis et de voitures privées. 14.000 touristes paient quotidiennement leurs hommages à la Vedette des Tours, et 30.000 les jours de congé. Trois ascenseurs ne suffisent pas à conduire ce flot humain aux plates-formes d'observation. C'est vraiment un spectacle à ne pas manquer que le panorama de la ville vue d'en haut.

De la Tour nous filons vers le palais impérial. Par malheur, la pluie nous surprend là-bas, et nous faisons moins



La Ginza, Tokyo.

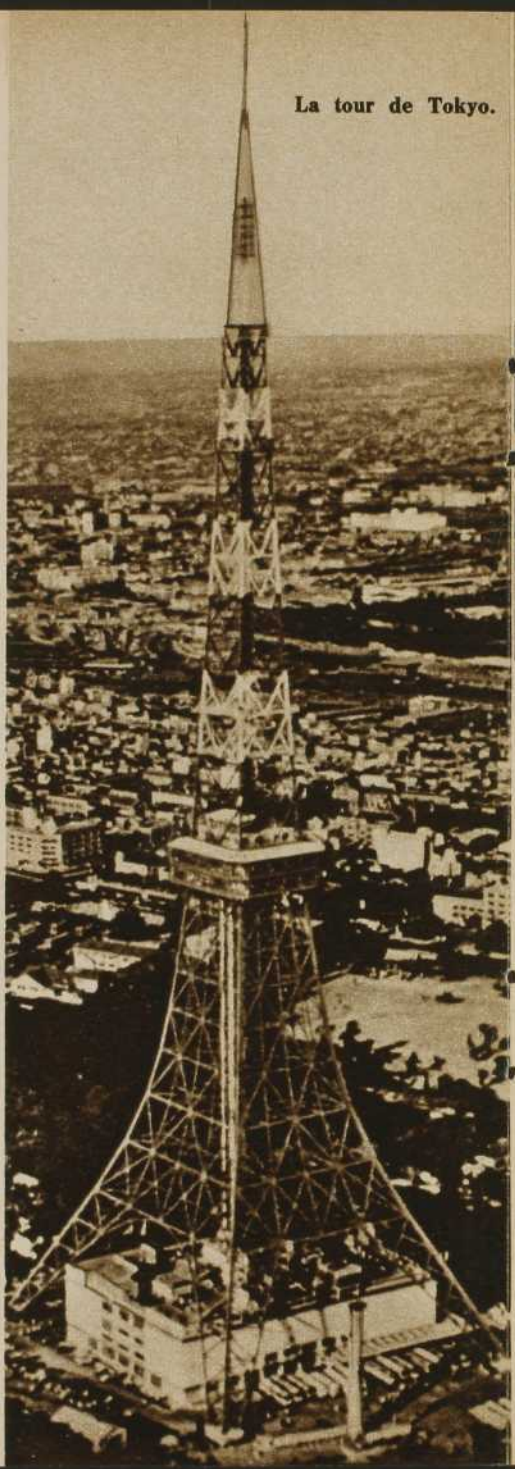
bonne figure que les cygnes qui s'ébattent dans les eaux du canal longeant les remparts. Cela met fin subitement à l'excursion.

Le lendemain, en route pour Nagoya par le Tokaïdo (route de la Mer de l'Est reliant Edo, aujourd'hui Tokyo, à Kyoto). Cette voie, la plus ancienne du Japon, les poètes l'ont chantée et les écrivains l'ont peuplée de contes fantastiques. Le guide nous entretient de la période 1634 - 1862 où les petits et les grands seigneurs devaient se rendre chaque année à Edo pour y servir leur souverain. Ils empruntaient le Tokaïdo. De chaque côté, s'alignaient une rangée de pins (dont plusieurs sont encore là) et, à égale distance, des poteaux indicateurs ; cinquante-trois *tsugi* (auberges) recevaient les voyageurs. Lorsque dans les hameaux retentissait ce cri: « en bas! le seigneur vient! » le cultivateur s'arrêtait dans son champ et le piéton baissait ses manches et se courbait le front dans la poussière. Et ils demeuraient ainsi immobiles tout le temps que défilait l'illustre cortège.

En ce matin de brume, dans le lointain, certain noble personnage se dérobe à nos humbles regards: impossible d'apercevoir le Fuji Yama perdu sous l'amas cotonneux. A mesure que nous avançons, le soleil chasse les vapeurs et le ciel s'habille de bleu. Nous admirons au passage les immenses plantations de thé de Shizuoka. Le thé de cette préfecture est renommé par tout le Japon pour sa fine saveur.

Nous arrêtons à Nagoya. Ce mot « Nagoya », qui signifie « Vieille de Nom », ne s'accorde pas avec l'aspect moderne de la cité toute rajeunie depuis la Deuxième Guerre

La tour de Tokyo.





La gare de Nagoya

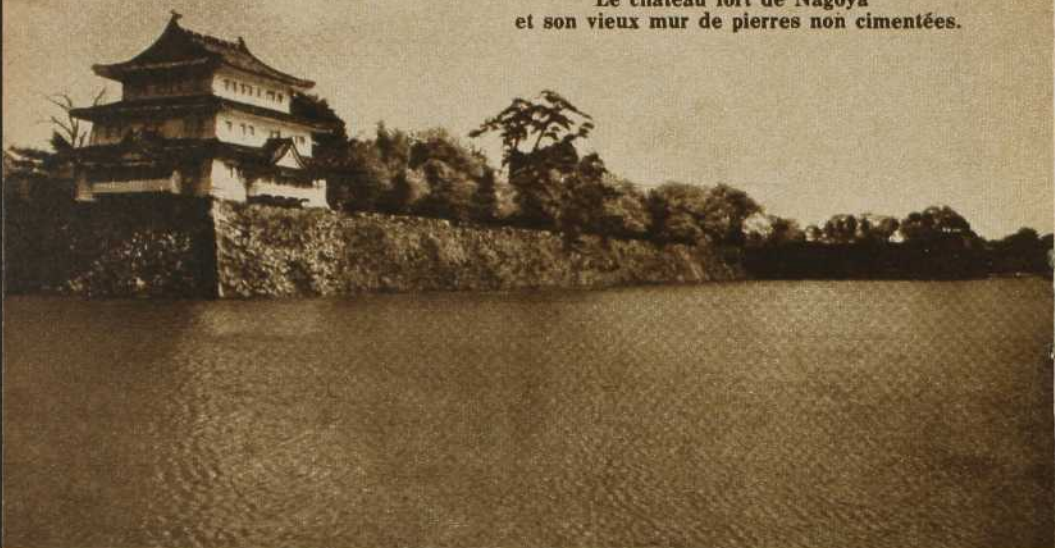
Mondiale. Le long des avenues, se dressent d'imposants buildings de type américain. Principale ville industrielle du Japon central, Nagoya est aussi un port qui tend à rivaliser avec Yokohama et Kobe. Mais par-dessus les toits, le vieux château fort du 17<sup>e</sup> siècle, bâti sur l'ordre du shogun Tokugawa Ieyasu, exerce sur nos étudiantes une attraction spéciale. En pèlerines sincères de l'Histoire japonaise, nous allons le visiter. Ieyasu a peut-être foulé le dallage antique du porche... Pas un bloc de pierre de cette forteresse qui n'ait été transporté à bras d'hommes, au prix de dures souffrances! On ne peut se défendre d'un frisson quand les lourds vantaux se referment derrière soi. Mais, ô surprise! à l'intérieur, on se croirait dans un palace du 20<sup>e</sup> siècle! Reconstitué depuis la guerre, le château a été transformé en musée.

Les murs sont en ciment armé; des escaliers de marbre avec rampe de fer forgé conduisent aux cinq étages supérieurs; et dans les salles, des vitrines protègent souvenirs et richesses du passé.

Nos devoirs rendus à l'Histoire, nous quittons Nagoya pour Futami ga ura, à trois heures de chemin de fer. Nous y occuperons pour la nuit de belles chambres japonaises donnant sur la mer. C'est à dessein que cette halte a été choisie: nous devons y assister au lever du soleil...

Dès les premiers feux de l'aurore, notre groupe est de faction aux rochers voisins, Myôto et Iwa, surnommés le Couple, et reliés l'un à l'autre par des câbles de paille géants. Le plus élevé des deux est surmonté d'un torii. Tout à coup la mer s'élève. C'est l'instant ou jamais d'évoquer le haïkaï de Claudel: « Toute

Le château fort de Nagoya  
et son vieux mur de pierres non cimentées.



la nature sort de l'or. Elle émerge de son bain d'éternité. » Le spectacle d'une splendeur féerique défie la palette d'un Manet ou d'un Corot. « A la mi-juin, nous dit le guide, le soleil se lève entre les rochers Myôto et Iwa, et c'est très joli. » Peut-être... mais ce lever du soleil, en fin de mars, me semble insurpassable en beauté.

Comme c'est dimanche, notre contemplation finie, nous partons pour Ise, ville toute proche, où se trouve une église desservie par les Pères de Maryknoll. Des religieuses partagent leur apostolat. Après la messe, nous avons le plaisir de les saluer. Mais tout juste cela, car nous sommes attendus au temple d'Amatérasu, le plus ancien du Japon et le cœur du shintoïsme.

Notre guide nous parle de la déesse et de son sanctuaire rebâti tous les

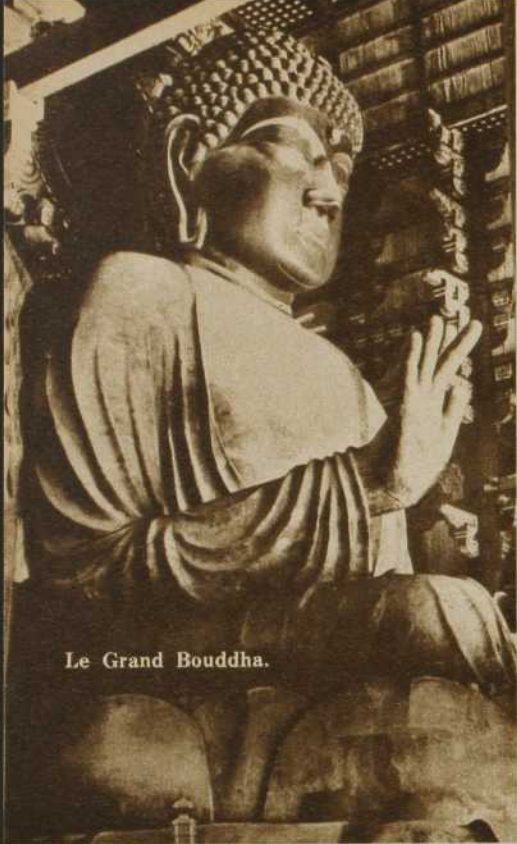
vingt ans, toujours de la même façon et en bois naturel, tandis que nous remontons l'allée bordée de cryptomérias menant au temple. L'un de ces arbres, paraît-il, compte plus de mille ans d'existence. On a dû l'enserrer à sa base d'une cotte de fibre pour le protéger contre les pèlerins qui, dans leur ferveur, se découpaient des morceaux d'écorce pour s'en fabriquer des talismans. Une source cristalline court sur un lit de cailloux blancs: « Cette eau, prétend le guide, a la vertu de blanchir ce qui est noir!... » Des dévots y pratiquent leur purification avant de se rendre au temple.

La visite d'un haut lieu du shintoïsme laisse insatisfait. On dérobe à vos regards les trois objets les plus intéressants: le miroir, l'épée et le joyau, emblèmes de cette religion.



L'entrée du temple est interdite aux profanes. A ce moment, un moine, suivi d'un homme accablé de chagrin, pénètre dans l'enceinte. Tous deux vont s'agenouiller devant l'ouverture tendue d'un lourd rideau

blanc. Évidemment le rideau ne se soulève pas. Nous n'entr'apercevons point les trésors pas plus que nous ne saurons si le pauvre affligé a été consolé...



Le Grand Bouddha.

Nara      Kyoto      Osaka

Après le centre du shintoïsme, voici Nara qui connut l'âge d'or du bouddhisme. Berceau de l'Histoire japonaise — l'Histoire de Nara remonte au 5<sup>e</sup> et au 6<sup>e</sup> siècle — la ville garde en ses murs la saveur de sa vieille civilisation imprégnée d'influences chinoises.

Nous pouvons en juger en visitant, au parc du Todaiji, le temple du Grand Bouddha, la plus haute construction en bois du monde entier. L'imposant dieu de bronze, haut de 16 mètres et qui date de l'an 712, est accroupi sur une gigantesque fleur de

lotus. Imaginez ses dimensions fantastiques: dans la cavité de son nez, un homme y tient debout, et dans la paume de sa main, six enfants peuvent jouer à la balle! Pour ne point déranger Bouddha dans sa méditation et pour lui conserver son air vénérable, on respecte la poussière dont le chargent les années: il en a bien six pouces sur les épaules! Dans son dos, quatre bas-reliefs gravés en creux représentent les saints moines qui présidèrent, en 745, devant une foule de 10,000 personnes, la cérémonie de l'ouverture des yeux. Ce geste rituel s'accomplit avec le pinceau, et c'est à ce moment précis que le bronze ou le bois devient dieu.

Deux gardiens à la figure terrifiante veillent à la porte du temple. Si l'on ne s'arrête qu'à l'habileté du couteau, ces deux sculptures de bois, recouvertes d'or et de laque maintenant usés, sont de véritables chefs-d'œuvre.

A quelques pas de là se trouve le *shoso in* où sont renfermés deux mille trésors vieux de douze cents ans. Grâce à un étrange agencement des matériaux — billots taillés en triangle et superposés — il a été possible de sauver de la destruction les précieuses antiquités. L'explication du procédé est très simple: en la saison de l'humidité et des moustiques, le bois renfle et l'air ne passe pas; au contraire, en hiver, le bois se contracte et l'air circule librement.

Encore ici, il ne nous est pas permis de jeter les yeux sur les trésors. On ne les sort qu'une ou deux fois par année pour... un bain de soleil.

Pour rentrer à l'hôtel, nous traversons le parc national, domaine des daims et des biches sacrés. Ces gracieuses bêtes sont très familières.

res. Vous les attirez d'un biscuit de riz et, l'ayant happé, elles vous saluent d'une inclination de tête. La mélancolie règne en ce parc malgré sa Tour du Bonheur qui s'élève au milieu du lac Sarusawa. Sur la berge, on remarque un saule pleureur dont les branches trempent dans l'eau triste et, tout à côté, le tronc d'un pin célèbre. Selon notre guide, c'est là que se noyaient les dames d'honneur en disgrâce à la cour de l'empereur. Pour sauver la face, elles exécutaient un plongeon dans l'éternité.

Dans l'après-midi, nous partons



en autocar pour Kyoto. En chemin, arrêt au temple d'Horyuji érigé par Shotoku Taishi, au 7<sup>e</sup> siècle. C'est la plus ancienne création de l'architecture bouddhique et la plus ancienne construction en bois parvenue intacte jusqu'à nos jours. Sous la poutre principale de la tour est conservé un os de Bouddha. Comme décoration, en cet endroit sacré, on a reproduit, le long de la galerie, le caractère simplifié *man* ou les dix mille vertus de l'âme bouddhique.

Non loin de la pagode, un pavillon hexagonal, le Yume dono, renferme d'intéressantes œuvres d'art. Notre guide nous donne l'explication de ce nom chimérique Yume dono ou « Palais des Rêves ». Shotoku, prince impérial, désespérant de découvrir le sens caché de certaines soutras, vint en ce lieu solitaire et s'y accroupit. Sur l'aile de la méditation, il s'envola au pays du rêve et là y rencontra des exégètes qui le renseignèrent. Et c'est ainsi que depuis ces temps reculés, le Palais des Rêves commémore l'inquiétude apaisée d'un prince.

Avant Kyoto, dernier arrêt à la pagode aristocratique Byodo Hoodo (1053). Tout y chante la vie luxueuse qu'y mena, au moyen âge, la famille des Fujiwara alors au pouvoir. Sise sur la rivière Uji, à proximité du beau lac Biwa où, en gondoles fleuries, princes et princesses se baladèrent en chantant des poèmes sous la lune, la pagode est une construction légère et gracieuse. A l'époque de Heian, du début du 9<sup>e</sup> siècle à la moitié du 12<sup>e</sup>, époque de luxe et de fêtes du moins à la cour, le bouddhisme se relâcha. C'était le *jodo* (terre purifiée), un premier ciel avant d'atteindre l'autre assuré aux nobles: religion sans effort, le bonheur de



Le groupe de Wakamatsu. Au parc national, domaine des daims et des biches sacrés.

l'autre vie acheté à prix d'argent. Mais pour les paysans, c'étaient la vie dure et les impôts écrasants. Le guide nous montre les immenses rizières où les « prolétaires » du temps versèrent des flots de larmes.

Enfin nous touchons Kyoto. Quoique peu éloignée de Nara, cette ville ne lui ressemble pas. Elle frappe surtout par son grand air de distinction. On a l'impression de n'y coudoyer que des bonzes et des poètes. Ici palpité le cœur de la littérature, ici vibre l'âme de la religion. Nombre d'universités et deux mille cinq cents temples l'attestent. Impossible de voir tout cela... même en courant! Nous nous limitons donc au temple Kiyomizu et au palais des Tokugawa.

Le temple de Kiyomizu ou de « Kwannon aux onze visages » surplombe un joli vallon fleuri au prin-

temps et à l'été, rougeoyant à l'automne, capitonné de neige en hiver. Une large terrasse attenante à l'édifice permet de ces pèlerinages poétiques, chers aux Japonais, où ils boivent la beauté du site et se délectent des effets de la lumière.

Ce temple l'emporte en originalité sur tous les autres avec ses mille statues dorées de la déesse de la Miséricorde, disposées sur cinq rangs et sur une distance de quelque deux cents pieds. Nous n'avons pas compté les visages de Kwannon reproduits en miniature sur l'auréole et les mains de chacune des statues, mais il paraît que nous en aurions trouvé 33,333... De même nous n'avons pas vérifié le chiffre 8,993 totalisant les bras multipliés de la déesse, symbole de sa promptitude à secourir l'humanité souffrante et affligée.

Du temple de Kiyomizu, nous al-

lons au palais Ni no Maru (1603), ancienne demeure princière de Tokugawa Ieyasu lorsqu'il séjournait à Kyoto. De la porte cochère, nous passons devant les appartements destinés aux seigneurs en visite. Dans une autre bâtisse, nous sommes admises à la salle d'audience où le général haranguait ses officiers: la scène est évoquée par une exposition de *poupées* grandeur naturelle. Un autre édifice renferme les appartements privés d'Ieyasu. On y voit des dames d'honneurs, les cheveux dénoués et en kimono à traîne, servant le thé au Maître. Tous ces pavillons sont reliés par des corridors dont le bois, chose voulue dans la construction, chante sous les pas des *kyu, kyu*, en tout semblables au gazouillis du rossignol. Très soupçonneux, le prince était averti par ce stratagème de présences insolites.

Dans ce palais et ses jardins enchanteurs, c'est tout l'art majestueux de l'ère de Momoyama qui s'exprime: panneaux ajourés, portières-tapisseries, ornements d'alcôve... Ieyasu aimait beaucoup les bêtes; aussi en a-t-il fait sortir des légions sous le pinceau génial de Kano Tanyu.

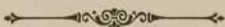
Avant de quitter l'aimable ville de Kyoto, nous arrêtons à la cathé-

drale pour y saluer le plus grand des seigneurs. Architecture de style gothique, verrières qui créent une atmosphère de recueillement. Un prêtre japonais vient nous entretenir de sa paroisse et du nombre toujours croissant des fidèles. Outre la cathédrale, Kyoto compte sept églises.

De Kyoto, nous filons vers Osaka ou nous devons prendre le train pour Wakamatsu. Nous arrivons en ce « Chicago d'Asie » à l'heure de la fermeture des bureaux, des usines et des magasins. Quelle fourmillière! quel phénomène de densité humaine dans les rues! Il nous reste tout juste le temps de faire une visite-éclair au château fort, datant du 16<sup>e</sup> siècle, en tout conforme à la forteresse classique: remparts d'énormes pierres non cimentées, canal, dongeon, etc.

Puis c'est le souper, riz au curry, à la gare d'Osaka. La Direction nous avait réservé une salle spéciale. Sitôt le repas fini, un autre contingent étudiantin envahit les lieux, et le nôtre se disperse dans les magasins, toujours à l'affût de bibelots-souvenirs.

Et maintenant adieu Osaka! De la grande cité à Wakamatsu, il y a vingt et une heures de chemin de fer. Le beau voyage finit donc comme il a commencé... le sommeil nous gagne.



## INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

**JUILLET:** L'adaptation de l'Action catholique et des autres mouvements d'apostolat des laïcs aux besoins et aux conditions de chaque région.

**AOUT:** Que la prédication de l'Évangile et de la doctrine de l'Église aide à l'établissement d'un ordre social juste chez les nations païennes.

# Pourquoi?

par Sœur SAINT-PAUL-MIKI <sup>1</sup>, m.i.c.

Pour une âme privée de la Foi, quel mystère que la souffrance! Comment découvrir un beau côté à une chose en soi aussi dure et aussi répugnante, quand on ignore tout du plan de Dieu sur ses créatures? C'est une question que se posent souvent les gens de chez nous.

Mme Fujita, mère de trois enfants, avait été atteinte d'une affection grave. Pour comble de malheur, le plus jeune de ses fils contracta la tuberculose tandis qu'un autre, de caractère difficile, se montrait tout à fait intraitable. Plus encore que de malaises physiques et d'inquiétudes familiales, cependant, la maman souffrait d'une révolte intérieure affreuse en face de l'épreuve. Je lui avais déjà parlé du bon Dieu, Maître de l'univers, le lui représentant comme tout amour et toute miséricorde. De là, la contradiction flagrante, le problème insoluble à ses yeux! « Si Dieu est bon, pourquoi tant de douleur dans le monde? »

En vain, j'essayai tous les arguments apologétiques possibles, la malade ne pouvait saisir: « A ma place et chargée d'une famille, me répétait-elle, vous penseriez tout comme moi: la souffrance est un non-sens! »

Pourtant, la guérison vint et après une longue convalescence, Mme Fujita put vaquer aux soins de sa mai-

son. Son âme, néanmoins, n'était guère plus sereine; sa santé restait fragile, et elle continuait de ronchonner sur sa vie pleine de soucis et de tourments!

Quelques mois s'écoulèrent. Un jour, comme je passais devant sa porte, Mme Fujita m'arrête:

—Ma Sœur, entrez, s'il vous plaît, je désire vous parler.

Et tout en me servant la traditionnelle tasse de thé, elle me raconte ceci: « Les desseins du Maître du ciel dans l'envoi de la souffrance, je les comprends maintenant, et voyez de quelle façon j'ai été éclairée. Je revenais de mes emplettes, il n'y a pas longtemps, quand je m'arrêtai à la devanture d'une grande boutique de plantes d'ornementation. Le propriétaire était justement en train d'arroser certaines tiges plus délicates. Il allait de l'une à l'autre avec la sollicitude d'une mère soignant ses enfants. Je le lui fis remarquer et il me répliqua: « Bien sûr, je les aime, ces plantes! Je leur dois toute ma prospérité actuelle. Il y a plusieurs années, ma mauvaise santé m'avait contraint d'abandonner une position lucrative. Désolé, sans épargne, je me trouvais réduit à la misère. Pour me distraire, je consacrais mon temps et mes pauvres forces à la culture des arbres nains de mon jardin. J'a-



Sœur Saint-Paul-Miki en visite dans sa famille, à Tokyo,  
avec Sœur de l'Enfant-Jésus (Florentine Dansereau, de Verchères).

chetai de nouvelles boutures, pour expérimentation, et multipliai mes arbustes. Des voisins s'arrêtaient de fois à autre pour les admirer; ils voulurent ensuite en acquérir eux-mêmes pour leur plaisir. Ces ventes me procurèrent quelques ressources; bientôt je fus en mesure d'ouvrir une boutique. Mon commerce marcha si bien qu'aujourd'hui, je jouis d'une situation financière supérieure à celle d'autrefois. C'est dire que l'on n'a jamais raison de se décourager dans les épreuves ni de désespérer de l'avenir! »

« Par la bouche de ce jardinier

philosophe, Kami-Sama (honorable Dieu) venait de me donner une bonne leçon, un exemple concret des enseignements de ma petite Sœur Saint-Paul-Miki... Depuis ce jour, ma Sœur, je ne murmure plus; je sais qu'après l'orage viendra le beau temps et je garde la paix. Même au physique, cela m'aide beaucoup plus que de boire des *o kusuri!* » (Au Japon, l'on « boit » toujours les remèdes quels qu'ils soient).

Mme Fujita est à présent une fervente apôtre de la foi en la Providence paternelle de Dieu.



# L'École Anglo-Chinoise de Manille

par Sœur CLAIRE-DE-L'EUCARISTIE<sup>1</sup>, m.i.c.

Le 18 septembre 1960, S. Em. le Cardinal R. Santos, archevêque de Manille, faisait descendre les bénédictions du ciel sur notre « Immaculate Conception Anglo Chinese Academy », de San Juan, Rizal, à proximité de la capitale.

A cette occasion, le Prince de l'Église eut des paroles d'encouragement pour le personnel religieux et laïque de l'établissement ainsi que pour les parents des élèves, puis il souligna l'importance de multiplier les centres scolaires destinés à combattre l'igno-

rance, pire ennemie de la religion et racine de tout mal.

La fête de ce jour couronnait un quart de siècle de travaux obscurs, de recommencements, d'espoirs tenaces mais apparemment inutiles, de rêves trop beaux, pensait-on, pour devenir réalité!

Dès 1936, en effet, nos Sœurs avaient ouvert des classes pour les jeunes Chinois de Manille plutôt délaissés au point de vue religieux. Mais la guerre vint; l'école fut fermée et les religieuses jetées dans un

camp de concentration.

Aussitôt la paix rétablie, en 1947, une des pionnières, Sœur Saint-Louis-de-Gonzague<sup>1</sup>, entreprit la réorganisation de l'Œuvre dans un local de fortune. On devrait attendre plusieurs années une installation plus convenable. En 1955, une bâtisse en ciment s'élevait à Intramuros, tout près de la cathédrale.

Dès son ouverture, cette Académie anglo-chinoise, à laquelle s'ajoutait un département de musique, accueillit 700 élèves, garçons et filles. Enfin établie de façon définitive, l'Œuvre n'avait qu'à avancer dans la voie du progrès!... Non sans difficultés, cependant. Au bout de deux ans à

peine, nouveau problème: les RR. PP. Jésuites ayant bâti une école pour les garçons, à San Juan, le transport des enfants à deux endroits assez éloignés l'un de l'autre s'avéra trop onéreux pour les parents. Résultat: autres plans, réveil de démarches, de soucis financiers, de tracas de tous genres! Mais la Providence avait ses desseins. Cette conjoncture allait amener la formation de deux foyers scolaires de filles au lieu d'un. L'École d'Intramuros, jugée nécessaire par notre Cardinal-archevêque, poursuivrait son travail auprès des plus jeunes, et une autre à San Juan recevrait les élèves plus avancées. Notre Maison Mère consentit d'é-

<sup>1</sup> Anna Girard, de Claremont, N.-H., décédée en 1959.

#### Une classe de l'école anglo-chinoise de San Juan.





S. Em. le Cardinal Rufino Santos procède à la bénédiction de l'école.

normes sacrifices pour assumer une partie des frais de la nouvelle bâtisse; de généreux bienfaiteurs offrent leur aide charitable, et l'édifice s'éleva rapidement.

700 filles, des cours primaire et secondaire, avec une centaine d'élèves de musique, ont inauguré cette récente institution. La Sainte Église, qui a confirmé son mandat, lui impose en même temps le devoir de travailler au développement intellectuel et moral de la jeunesse chinoise féminine. Puisse-t-elle, avec le secours de l'Immaculée Vierge Marie, sa patronne, ne jamais faillir à la tâche!

San Juan devient également Maison régionale de notre Communauté

aux Philippines. Aussi, de plus vastes projets s'ébauchent déjà: construction d'une résidence pour les religieuses, dont nos jeunes Sœurs philippines qui, au sortir du Noviciat de Baguio, parachèveront ici leur formation; aménagement d'un Collège où les graduées du cours secondaire continueraient leurs études supérieures dans un climat catholique; enfin, érection d'une chapelle où nos jeunes prendraient l'habitude de s'arrêter, entre les classes, pour refaire leurs forces spirituelles ou même découvrir le trésor de la Foi au contact de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

# LA LANGUE MALGACHE

par Sœur SAINT-REMI-DE-FRANCE<sup>1</sup>, m.i.c.

Avec ses nombreuses peuplades hétérogènes, Madagascar présente une grande diversité ethnique. Sur le terrain linguistique, toutefois, une quasi-unité s'est établie grâce au merina, vulgairement appelé hova, langue parlée du nord au sud. Sans doute un initié distingue-t-il très vite le hova du sakalava, le betsimisaraka du nahafaly, mais les différences demeurent en fait plutôt minimes. Ainsi l'étranger qui parvient à maîtriser le hova, seule langue écrite, d'ailleurs, et seule assujettie aux caprices de la syntaxe, se fait comprendre à peu près de tous les habitants du pays.

L'idiome malgache appartient au groupe malayo-polynésien. En raison de son insularité, cependant, la Grande Ile a pu fixer ses propres règles de grammaire. Plusieurs influences contribuèrent en outre à la formation et au perfectionnement de sa langue. Aux Arabes, elle emprunta les noms des mois et des jours de la semaine, de même que nombre d'expressions attribuées à la divinité. Le sanscrit de l'Inde lui fournit les termes techniques religieux.

Le français et l'anglais ont égale-

ment étendu son vocabulaire. Dans beaucoup de mots tirés du français, l'article fait corps avec le nom, par euphonie: *lalimoara*: l'armoire; *lakozy*: la cuisine.

De l'anglais, *school* a donné *sekoly* (école); *book*: *boky*; *pen*: *penina*; *slate*: *solaitra*, etc.

Mais les éléments généraux trouvent leur source en Malaisie. Une foule de mots rencontrent leur équivalence en malais ou en javanais: bon marché: *morah* en malais, se traduit *mora* en malgache; *anak* en malais devient *anaka* en malgache. *Danau* (eau) se prononce *rano*; *dada* (poitrine) *tratra*, la dentale d se changeant en r, dr, tr.

Ainsi enrichie d'apports étrangers, la langue malgache abonde en nuances poétiques et psychologiques. Le dictionnaire malgache-français le plus complet, œuvre des PP. Abinal et Malzac, contient plus de 3,000 racines et 7,500 mots environ, sans compter un grand nombre de dérivés et de racines-verbales. Un chercheur acharné a découvert que la lettre T ouvre une liste de 1,174 mots, tandis que la plus pauvre, la lettre N

<sup>1</sup> Blanche Noël, de Lauzon



en donne encore 106. 298 verbes commencent par le préfixe Mam et 731 par Man.

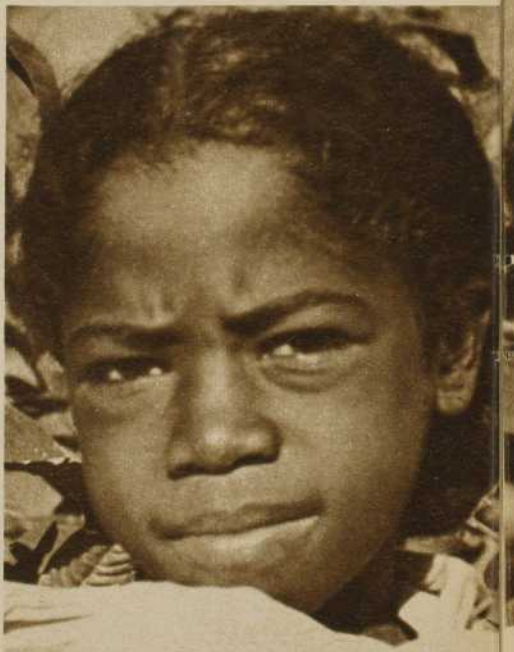
Certains termes d'idées d'ordre abstrait, de métaphysique ou de science, exigent l'emploi de néologismes ou de périphrases. Exemple: vélocipède: *kalesy kely ampande hanin-tongotra* (petite calèche que l'on fait marcher avec les pieds); philanthrope: *olona tia ny olona rehetra* (personne qui aime tous les hommes).

Les termes spécifiquement malgaches frappent par leur justesse et leur précision. Ainsi le verbe porter se traduit à l'infinitif par au moins quinze mots différents, suivant qu'il s'agit de porter simplement ou d'offrir, de porter seul, ou plusieurs ensemble, un fardeau lourd ou léger, de le porter sur le dos, la tête, l'épaule,

la poitrine, ou bien de le tenir à la main.

La langue de Madagascar est douce, simple, harmonieuse et musicale; aucun éclat vulgaire, même dans une foule! L'accent tonique joue un rôle de première importance. Une erreur d'accentuation modifie tout à fait le sens. *Tánana* signifie main, et *tanàna*, village; *lalàna* se dit de la loi, *làlana* désigne un chemin.

Presque tous les noms propres de personnes sont coiffés du préfixe *Ra*, signe de respect, quelque chose comme Monsieur ou Madame. Vous aurez donc: *Rasoà, la jolie*; *Razanamalala: la chérie*; *Ratsimahatovary: Celle qui ne sait pas piler le riz*; *Randriambola: Prince d'argent*; *Ra-*



vaonasolo: *Celle qui remplace*; Rاندرياتونگاتسिनوهافارانا: *le Prince qui vient sans qu'on l'ait appelé*; Rاسوهانيترينيالا: *Rasoa parfum de la forêt*.

Nulle distinction pourtant entre le singulier et le pluriel: *olona* peut désigner l'homme ou les hommes.

Très imagé, le langage des Malgaches charme l'oreille et captive l'esprit. Pour parler du soleil, ils diront: *Masoandro*, *maso* (œil), *andro* (jour): l'œil du jour. Branche se traduit *rantsan-hazo*, de *rantsana* (doigt) et *hazo* (arbre): les doigts de l'arbre.

Dans les discours, on sème à profusion et avec finesse les sentences ou les proverbes. Glanons-en au hasard:



Un arbre ne constitue pas une forêt.

Un seul doigt n'attrape pas un pou.

On ne pardonne pas à un paresseux d'avoir grand appétit.

Grosse voix en maladie, petite voix une fois guéri. (Promettre beaucoup dans la détresse; donner peu le danger passé).

On prend les bœufs par leurs cornes et les gens par leur bouche. (Par leurs paroles).

Pour solliciter, on ouvre les mains comme le toit; pour donner on les resserre comme le pignon.

Robert Boudry a écrit:

« Madagascar...

C'est un peuple qui parle par proverbes  
Et drape son *lamba* d'un geste familier. »



Missionnaire de fraîche date, j'éprouve un intérêt croissant à explorer le champ linguistique de mon nouveau pays d'adoption. Cette étude s'impose à qui veut découvrir l'âme d'un peuple.

« Le missionnaire, dit M. Pierre Colin, ne peut convenablement travailler tant qu'il ne comprend pas les réactions, les conceptions de la vie, du monde et de la divinité, les croyances et les coutumes des païens. La psychologie lui est indispensable. Mais on ne saurait étudier en profondeur ni même saisir des questions aussi complexes si l'on ne connaît pas la langue parfaitement... Au

point de vue religieux, ce serait une utopie dangereuse que d'espérer voir le christianisme s'épanouir dans une âme en dehors du langage par lequel elle s'exprime. »<sup>1</sup>

Ces réflexions rejoignent le désir de l'Église qui recommande à ses apôtres de « posséder à fond la langue de la population à laquelle ils sont destinés ». <sup>2</sup> Eux-mêmes ne sont-ils pas les premiers, d'ailleurs, à reconnaître la nécessité d'une connaissance aussi étendue que possible de la langue pour la transmission intégrale du message de l'Évangile à des gens de croyances et de mentalité tout à l'opposé des leurs!

<sup>1</sup> Pierre Colin, « Aspects de l'âme malgache », Paris, Éditions de l'Orante.

<sup>2</sup> Encyclique *Maximum illud*, de Benoît XV.





*TAIPEI, FORMOSE*

Midi et demi. Un soleil ardent envoie à leur sieste la plupart des citoyens de Taipei. Peu de monde dans les rues... Pour nous, missionnaires, c'est l'heure de nos visites à l'Hôpital Provincial, le plus ancien de Formose, semble-t-il: construction solide, de type japonais, qui compte plus de cinq cents lits. Les médecins y exercent un art compétent. Personne ne parle de Dieu aux patients puisque chacun est libre de se choisir une religion. Cette liberté, les missionnaires l'utilisent pour présenter eux-mêmes leur Dieu Inconnu.

Nous entrons dans une salle pu-

# INTERMÈDE À MA TÂCHE D'INFIRMIÈRE

par Sœur **SAINTE-EMERENTIANNE**,  
m.i.c.

(Marie-Berthe Fleurent, de Saint-Germain  
de Grantham.)



A Taïpei. Sœur Marie-Esther (Alice Buteau, de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe) enseigne les petits du Royaume.

blique où deux hommes luttent avec la mort. L'oxygène fonctionne aussi énergiquement qu'inutilement. M. Wei a sa pleine connaissance. Il nous remercie de venir à cette heure critique. Nous lui montrons le crucifix et lui proposons les vérités auxquelles il faut adhérer pour recevoir le baptême. Oui, il croit et désire l'eau sainte... A ses côtés, sa femme désolée le regarde partir pour l'au-delà. Par besoin de parler de lui, elle nous raconte leur vie honnête, accordée à la loi naturelle.

Le voisin de M. Wei, inconscient à notre arrivée, reprend tout à coup

connaissance. Très lucide, il demande à être ondoyé, car il a des notions de la religion catholique. A peine a-t-il le temps de prononcer le mot merci qu'il retombe dans l'inconscience. Les témoins de la scène s'émerveillent de cet éclair de lucidité coïncidant si étrangement avec notre passage. Le frère du malade tire alors de l'habit de ce dernier une médaille de la Sainte Vierge. La merveilleuse coïncidence... inutile d'en chercher ailleurs l'explication!

Nous arrêtons au chevet de tous les patients. La sueur nous inonde le visage et provoque même chez les

moins sympathiques des réflexions de ce genre :

—Comment pouvez-vous sortir à cette heure écrasante de la journée ? Nous admirons le courage et l'enthousiasme que vous inspire votre religion... Vous êtes venues à Formose pour aider les Chinois !

—Oui, c'est bien cela. Nous sommes venues ici pour vous... pour vous dire que vous avez au ciel un Père très aimant qui veut votre bonheur...

Les malades non alités s'attroupent, et il s'improvise une vraie leçon de doctrine. Curieuses, des gardes-malades s'approchent... quelques-unes s'inscrivent comme catéchumènes. Parents et amis en visite à l'hôpital grossissent aussi le nombre des auditeurs et écoutent avec attention les récits de l'Évangile. Ces gens ne demeurent pas à Taïpei ; ils habitent diverses régions de Formose. De retour dans leurs villages, ils rapporteront ce qu'ils ont vu et entendu. D'autres contacts missionnaires achèveront de les éclairer et peu à peu ils abandonneront leurs bouddhas. Autre le semeur, autre le moissonneur, a dit le Christ.

Nous voici maintenant dans un

département de dames. Troisième joie apostolique : une cardiaque, catéchisée au cours de visites précédentes, est en pleine crise. Elle connaît et aime le bon Dieu, ce Dieu qui lui fait signe. Ondoyée, elle partira le soir même.

Chez les enfants, bonne tournée. Un petit atteint d'un cancer du sang est régénéré, puis une fillette, cardiaque avancée. Sur le consentement de leurs parents, j'ondoie deux bébés qui ont lutté en vain contre une méchante méningite. Une infirmière catéchumène m'appelle près d'un incubateur où une frêle créature d'un jour est marquée par la mort : « Donne-lui le baptême », dit-elle.

Toute la joie du *Magnificat* chante en moi tandis que nous retournons à la Mission. La seule ombre à ma joie : tous les jours, des malades se remplacent à l'hôpital. Combien passent à l'éternité sans avoir la chance du baptême ! Cela signifie qu'il n'y a pas assez de missionnaires pour répondre aux besoins actuels. Qui viendra nous aider ? Neuf millions de Chinois vous attendent... Souvenez-vous de la consigne du Seigneur : « Allez donc, enseignez toutes les nations... »

## POUR LES ENFANTS

Tous les jeunes aimeront les nouvelles publications illustrées de la Collection « Voie d'Enfance », préparées spécialement pour eux :

« Le rêve de Délia »

« Marie et la télévision »

« Michel chez les sauvages »

En vente à la Maison Mère des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, ainsi que dans les autres Maisons de l'Institut, au prix de \$4.00 la douzaine. Un escompte de 20% est alloué sur un achat de 100 brochures.

## KARONGA, NYASSA-NORD

(Extrait d'une lettre de Sœur Saint-Remi<sup>1</sup>, m.i.c.)

Mes compagnes, pour me taquiner, disent que « c'est toujours moi la chanceuse à qui arrivent les aventures! » : perdue dans la brousse une fois, bras cassé deux fois, atterrissage forcé sur une route une fois (l'avion où je me trouvais s'étant écarté dans les montagnes du Tanganyika), et maintenant...

Avec Sœur Cécile-de-Milan<sup>2</sup> et Sœur Alphonse-Marie<sup>3</sup> je quittais Karonga, le 1er août, dans la voiture de la police conduite par un jeune officier, nouveau venu d'Algérie. Nous allions à Rumpi, première étape de notre voyage à Mzuzu où devaient se donner les exercices de la retraite annuelle.

Karonga est coupé du reste du Nyassaland par une très haute chaîne de montagnes, les Nyika. Après une couple d'heures de trajet, nous commençons donc à gravir les fameuses Hair Pin Bends. L'officier maniait le volant un peu nerveusement, n'ayant jamais affronté pente si abrupte. Néanmoins il réussit la performance.

Malgré les remèdes préventifs contre le *car sickness*, mes compagnes n'avaient pas le cœur dans une bonne assiette après ce tour de montagnes russes. Histoire de se remettre, elles prirent place sur le siège avant et je demeurai seule dans la cage blindée. Oui, j'étais bien encagée, car cette jeep, qui sert d'ordinaire de voiture cellulaire, est fermée d'un grillage solide.

En chemin, près d'une cour de justice, un policier africain fit signe au chauffeur de

<sup>1</sup> Joséphine Bénéteau, d'Amherstburg, Ont.

<sup>2</sup> Cécile Demers, de Rapide l'Original.

<sup>3</sup> Marie-Jeanne Fortin, de Saint-Octave de Matane.



# M'en



allant à la retraite

stopper et lui demanda de bien vouloir prendre un passager de plus. De loin je ne compris rien à l'affaire. Les yeux baissés, je m'aperçus tout à coup que ma cage s'ouvrait et qu'une personne y montait. Polie,

Nous approchions de Rumpi quand la jeep frappa une énorme pierre tombée d'une montagne, de sorte qu'une roue arrière passa dans le vide. Or en contribution au menu de la retraite, nous apportions à la



En brousse.  
Sœur Saint-Remi et Sœur Joseph-Albert (Juliette Morneau de Kamouraska).

j'offris à ce monsieur un des coussins abandonnés par mes compagnes. Il ne sembla pas intéressé au coussin. Je le regardai... il avait des menottes! L'officier, remarquant sans doute mon expression étonnée, me dit: " *Sorry Sister! I have to take him to the police station. It's a case of attempted suicide.*" Probablement après un méfait, pensai-je. Mais je répondis bravement: " *That's all right, I don't mind.*" Je n'en égrenai pas moins mon chapelet jusqu'au terme de notre randonnée.

maison régionale une caisse d'œufs lesquels étaient moelleusement enfoncés dans du bon riz de Karonga. En un clin d'œil, le méchant cahot projeta pêle-mêle Sœur, coussins, valises, œufs, riz... et le prisonnier! Je souris à mon compagnon d'infortune, mais lui foudroyait du regard l'officier européen. Peut-être avait-il eu peur d'une mort accidentelle après avoir raté son suicide?

L'officier, s'étant assuré que les deux habitants de la cage étaient en meilleur état que les œufs, pour-

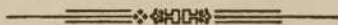
suivit sa route. Bientôt la jeep nous déposait moi à notre maison régionale, le détenu au poste de police de Rumpi.

« Je confiai à Sœur Sainte-Brigitte », supérieure de la Mission, le soin de visiter le captif et me contentai d'aller prier pour lui dans la solitude et le silence.

Tout ne va pas encore pour le mieux dans le meilleur des mondes au Nyassaland. Des extrémistes continuent de brûler bureaux de poste, écoles et même habitations d'Africains reconnus comme sympathisant avec les blancs. Mais la Providence veille... Les missionnaires sont généralement bien accueillis: on leur par-

donne la couleur de leur peau.

En ce moment la présence missionnaire en Afrique exige une adaptation profonde. Les pays deviennent indépendants. Aux ouvriers évangéliques, qui tous d'ailleurs ont rêvé dans leur jeunesse d'accomplir quelque chose de grand, incombe la tâche de prendre part à la formation chrétienne des nouveaux royaumes. Le travail d'évolution appartient aux Africains, même s'il peut leur en coûter quelques faux pas. Écartier le mal, l'injustice, le manque de charité envers les autres races, encourager le bien sous tous ses aspects, voilà au sein du bouillonnement nationaliste actuel le devoir missionnaire, notre devoir.



## Lassitude des jeunes en Chine

*HONG KONG* — (AIF) La revue « Jeunesse Chinoise » (No 5, 1960) pose la question suivante: « Comment se fait-il que les jeunes au travail sont cause de multiples ennuis pour le Parti et refusent de devenir des instruments dociles entre ses mains? Comment se fait-il que beaucoup, qui ont applaudi à la révolution socialiste, s'en font les adversaires quand ils sont confrontés avec l'idéal de servir sans salaire? Comment se fait-il que d'autres, qui suivent le Parti et lui obéissent, paraissant marcher dans la voie du communisme, sont maintenant vacillants, plient à tous vents et se montrent peu énergiques dans l'adversité? Il y a des jeunes qui se sentent gênés à la pensée de devenir des instruments du Parti. Certains disent même que cela diminue le respect qu'ils ont d'eux-mêmes ».

La réponse est obvie: ils manquent de désintéressement, ce désintéressement qui est la pierre de touche de la sainteté communiste. « L'esprit de désintéressement est le seul capable de construire le communisme en Chine ». Il faut donc s'affermir « dans un continu et total effort » et « avec une détermination inébranlable ».

Mais la vraie question est de savoir si la jeunesse chinoise actuelle a vraiment le désir de construire le communisme en Chine. En tout cas, il est clair que ces jeunes dont parle la Revue de la Jeunesse, n'ont pas encore donné leur cœur au Parti, ou s'ils l'ont donné autrefois, l'ont repris.

*Fides*

<sup>1</sup> Jeannette Caron, de Saint-Jean-de-la-Lande.

# Faveurs obtenues

par l'intercession  
de Mère Marie-du-Saint-Esprit



Par l'intercession de Mère Marie-du-Saint-Esprit, ma femme a obtenu la guérison soudaine d'une maladie de peau qui la faisait beaucoup souffrir. Sincères remerciements.

M. L.-J. Gagné, Marlboro, Mass.

Reconnaissant merci pour faveur obtenue par l'entremise de Mère Marie-du-Saint-Esprit.

Mme R. Daigneault, Saint-Jean.

Je désire remercier Mère Marie-du-Saint-Esprit pour une guérison obtenue après une neuvaine.

Mme W. D., Ville Saint-Michel, Montréal.

## Prière

pour obtenir la béatification de Mère Marie-du-Saint-Esprit

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez voulu vous servir de Mère Marie-du-Saint-Esprit pour étendre ici-bas votre règne et celui de la Vierge Immaculée, nous vous demandons avec confiance de glorifier votre fidèle servante, en nous accordant, pour sa glorification, si tel est votre bon plaisir, telle grâce, telle guérison, etc... et que cette faveur nous porte à suivre les exemples et à imiter les vertus de celle dont nous vénérons la mémoire.

**Ave Maria.** — Ô Marie, conçue sans péché.

Les personnes qui recevront des faveurs à la suite de prières faites pour la glorification de la servante de Dieu sont priées de les faire connaître à la

Maison Mère des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception  
2900, Chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).

# Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

## AU CANADA

- MAISON MERE, 2000, Chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal 26.  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.  
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine  
Montréal 8.  
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière  
Montréal 1.  
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.  
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception  
236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph  
3080, rue du Prince-Edouard.  
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 50 rue Saint-Joseph.  
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.  
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.  
OTTAWA, 30 rue Goulburn.  
PERTH, N.-B., C.P. 259.  
EDMUNDSTON, N.-B., 18, rue Saint-Jean.

## AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.  
EN CHINE  
MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,  
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.  
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,  
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

## FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,  
Taiwan, Free China.  
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu  
Hsien, Taiwan, Free China.  
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.  
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,  
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

## AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,  
Fukushima Ken.  
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.  
A MADAGASCAR  
MORONDAVA, Madagascar.  
AMBOHIBARY, Madagascar  
EN BOLIVIE  
COCHABAMBA, Academia Comercial,  
Calle Oruro No 300, Casilla 1667.  
IRUPANA.

## AU PEROU

- PUCALLPA.  
AUX ILES PHILIPPINES  
MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese  
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.  
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.  
MANILLE, Little Baguio, San Juan, Rizal.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao Province.  
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.  
PADADA, Davao Province.  
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

## AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.  
LES COTEAUX, Haiti.  
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.  
PORT-SALUT, Haiti.  
CAMP-PERRIN, Haiti.  
MIREBALAIS, Haiti.  
LIMBE, Haiti.  
CAP-HAITIEN, Haiti.  
CHANTAL, Haiti.  
TROU-DU-NORD, Haiti.  
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haiti.  
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,  
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.  
LA BOULE, Haiti.  
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.  
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.  
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.  
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.  
COLON, Province de Matanzas, Cuba.  
SAN JOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba.

## EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P. O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P. O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
RUMPI MISSION, Rumpi, P. O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
KARONGA MISSION, Karonga P. O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.,  
Box 9, Nyasaland, B.C. Africa.  
FORT JAMESON, P. O. Box 107  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
KANYANGA MISSION, Lundazi P. O.,  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital,  
Northern Rhodesia, B. C. Africa.

